

L'ART MEME

Numéro 85, troisième trimestre 2021

L'ART
MEME
ALGÉRIE

Alors que le vent de la révolte est à nouveau étouffé en Algérie, deux expositions *Alger, archipel des libertés* au Frac Centre-Val de Loire et *Quelque part entre le silence et les parlers* au Centre d'art de Malakoff saluent coup sur coup l'élan d'émancipation d'un pays qu'on aurait trop vite fait de croire bâillonné par un pouvoir corrompu et un conservatisme politico-religieux. Plus de soixante ans après les luttes de libération nationale, dans les rues et les quartiers, de jeunes flammes, et d'anciens patriotes vibrent, résistent, avides de faire entendre leur voix dans l'espace public, malgré les harangues des potentats et les "prêcheurs de haine". Ces propositions curatoriales sont donc moins la vitrine de la scène artistique algérienne que les relais féconds de la contestation pacifiste dont le Hirk¹ est le symbole.



Marwa Arsanios, *Have You Ever Killed a Bear or Becoming Jamila*, 2014. Film (25 min).
Courtesy of l'artiste et mor charpentier, Paris

DICIBLE
ET
DISSIDENTE

Comme autant d'outils politiques et par-delà l'omerta de la censure, les commissaires Abdelkader Damani et Nadira Aklouche-Laggoune, pour le Frac Centre-Val de Loire, et Florian Gaité, pour le Centre d'art de Malakoff, se sont attachés à montrer la contemporanéité de la création algérienne, dont les propositions artistiques relèvent aussi bien du témoignage, de la recherche en sciences sociales que d'enjeux esthétiques.

Afrotopos,² et carrefour des luttes d'émancipation africaines, longtemps l'Algérie a représenté le laboratoire de la construction d'un panafricanisme militant. Des *leaders* dont Mandela y ont fait leurs classes politiques et militaires. À Alger, opérait ainsi un important réseau d'aide et de soutien aux pays africains et aux pays non alignés, un front d'actions archipéliques tel qu'Édouard Glissant l'entendait, disséminant à partir d'un lieu une pensée du monde agissante.

Ce champ de positions épars, **Massinissa Selmani** le rend tangible au sein de l'exposition *Alger, archipel des libertés* par une mise en espace méticuleuse de situations de mainmise coloniale qu'il pousse jusqu'à l'abstraction. *Dans quel sens traverser les antipodes* donne ainsi à voir comment un territoire, à force de projections, d'inversions, de transformations et d'ajouts, se transforme en fiction coloniale.

La superposition d'une carte de la Nouvelle-Calédonie à celle de l'Algérie revisite ainsi l'exil de la communarde Louise Michel, déportée à Nouméa en même temps que les Algériens qui avaient pris part à la révolte d'El Mokrani en 1871 — une des premières insurrections contre le pouvoir colonial français. Ce redoublement tord subtilement les tracés dirigés de la cartographie et cache sous sa géométrie les sanglantes conquêtes de territoires qui y ont présidé.

Le projet *Archives de luttes des Femmes en Algérie* des chercheuses **Awel Haouati, Saadia Gacem et Lydia Saïdi**, contribue à apporter des éléments de preuve à l'effacement volontaire des traces. Le gouvernement algérien a d'ailleurs lui-même refusé de revenir sur son passé au terme de la loi de Concorde civile, faisant suite à la décennie de guerre intestine que l'Algérie a connue durant les années 90.

Et effectivement, s'il est question de contrer le silence, celui qui pèse sur la parole des femmes n'est pas négligeable. C'est un fait suffisamment ignoré pour être souligné, les luttes féministes ont été particulièrement vivaces en Algérie, et pour cause. Amorcées par les mouhadjidates, des militantes ont en effet continué à œuvrer pour la reconnaissance des droits des femmes à travers revues, tracts et affiches, notamment durant les années 80 et 90 — le code de la famille promulgué à partir 1984 n'a cessé, de fait, de grignoter l'égalité des hommes et des femmes dans le pays.

Ce travail d'exhumation brise le tabou de l'archive, et témoigne non seulement d'une importante mobilisation, mais insiste sur l'impact visuel de ces publications et la dynamique de création de ces supports pour la critique. Proche en cela de l'important processus d'archivage des revues militantes non européennes, engagé dernièrement pour le Centre Pompidou par l'historienne de l'art et chercheuse **Zahia Rahmani**.³

Ces retours sur l'Histoire s'expriment aussi sur le terrain de la fiction documentaire. Le film *Have You Ever Killed a Bear or Becoming Djamilia* de **Marwa Arsanios** rejoue les attentats commis par des femmes de l'Armée de libération nationale, tels qu'ils sont filmés et racontés dans *La Bataille d'Alger*⁴, et s'interroge sur la propagande de la martyrologie révolutionnaire, au détriment de la reconnaissance du rôle joué par ces dernières dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie. Ce film questionne à raison la construction d'un iconisme féminin étatique algérien, repris par les héros du panarabisme, Nasser en tête, notamment par le biais de magazines féminins égyptiens. Une instrumentalisation glamour de la féminité combattante alors que la pression sociale sur les femmes n'a, en vérité, jamais cessé. La voix off qui énonce "La révolution peut-elle se faire sans heurts. La

¹ Le Hirk, littéralement "mouvement", est né en Algérie en 2019. Il s'est traduit par des marches populaires de protestation contre le pouvoir en place.

² Felwin Sarr, *Afrotopia*, Paris, éd. Philippe Rey, 2016.

³ Femmes combattantes au sein des forces du FLN durant la guerre d'indépendance algérienne (1958-1962).

⁴ *Sismographie des luttes. Vers une histoire globale des revues critiques et culturelles*, Centre Pompidou, mai-juin 2021.

⁵ *La Bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo (1966), film sur la guerre d'indépendance algérienne et les actions de l'Armée de libération nationale.

⁶ Abdelmalek Sayad, *La Double absence, des Illusions de l'immigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

révolution n'est pas une vierge, elle est sale et sanglante." souligne l'ambiguïté d'une élite révolutionnaire féminine, dont le corps immaculé devient l'alibi glorieux de la terreur.

Les collages architecturés de **Louisa Barbari**, présente dans les deux expositions, que l'on découvre à Malakoff, participent également de cet éclairage historique. Son archivisme plastique s'intéresse aux césures de l'histoire algérienne par un travail de différenciation et de mise en relation entre ce qui fait officiellement événement et la réalité de son interprétation.

Questionner l'héritage culturel et politique de l'africanité sourd dans l'exposition du Frac Centre-Val de Loire, qui revient à plusieurs reprises sur l'invisibilisation et la relégation du continent africain, soulignant qu'un important travail de recherche historique, comme de reconnaissance, s'impose.

Zineb Sedira et Louisa Barbari mettent ainsi au jour, par la collecte, une histoire qui, bien que se tenant là, ne sait pas où est sa place, pour paraphraser le titre de l'installation de **Zineb Sedira**, *Standing Here Wondering Which Way to Go*. Son salon reconstitué dans l'espace muséal présente les archives indicielles du panafricanisme dans la richesse de ses déclinaisons créatrices, musiques, affiches, film, livres, s'agissant là de faire revivre autant que de faire connaître et savoir.

Cette reproduction à l'identique d'un lieu familier offre un parallèle intéressant avec la réplique d'un autre lieu, purement sonore et sans décorum, celui du projet *Voix publiques* de Louisa Babari. Lors de la Biennale de Dakar en 2018, des textes issus de la littérature panafricaine furent dits et diffusés dans les rues, rendant à l'expression poétique africaine et caribéenne sa dimension populaire et urbaine.

Remédier à l'absence de mémoire collective, poser des mots et des images sur une guerre sans nom, mais également sur une immigration paradoxalement tournée vers les anciennes puissances coloniales. Le film de **Drifa Mezenner**, *J'ai habité l'absence deux fois*, ausculte, quant à lui, l'amnésie à l'intérieur des frontières, et la fuite éperdue au-delà. Sensible, en cela, à ce qui se dit et ne se dit pas dans le refuge que représentent les familles, dernier rempart contre l'oubli.

L'Algérie demeure en effet le pays de cette double absence, dont Sayad avait fait son objet d'étude, analysant la culpabilité inhérente à la condition des migrants⁵.

De ces entraves, toutefois, surgit un espace imaginaire et social, inachevé, dont l'Algérie est porteuse. La proposition curatoriale de Florian Gaité, *Quelque part entre les silences et les parlers* au Centre d'art de Malakoff, rend bien compte de cet infini fait de tissages culturels, de la multiplicité des langues — arabe, tamazight, darja, ... — et d'ethnies — chaoui, kabyle, ...



ALGER, ARCHIPEL DES LIBERTÉS

SOUS COMMISSARIAT
D'ABDELKADER DAMANI ET NADIRA
AKLOUCHE-LAGGOUNE
FRAC CENTRE-VAL DE LOIRE
88 RUE DU COLOMBIER
FR- 45000 ORLÉANS
WWW.FRAC-CENTRE.FR
JUSQU'AU 2.01.22

QUELQUE PART ENTRE LES SILENCES ET LES PARLERS

MAISON DES ARTS — CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN DE MALAKOFF
JUSQU'AU 28.11.21

Louisa Babari, *Un Chant secret*, 2021.
Trois compositions de papier, en noir et blanc, collées sur papier blanc *fine art*, 80 x 120 cm
Production Maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff

Ainsi fait-il bon vivre en Algérie, même quand on ne parle pas l'arabe national, et que l'on y vit en femme libre. La mère de **Sabrina Idiri Chemloul** filmée dans *Au cœur de nous*, *elles dansent* résiste avec son français et son chaoui berbère à l'obligation de la langue officielle. En outre, d'un même tenant, elle réhabilite par ses dessins au marc de café les Azriates, ces troubadours féminins déconsidérés durant la période coloniale, que le nationalisme algérien a également contribué à faire disparaître, comme beaucoup d'autres manifestations de la culture orale vernaculaire algérienne.

Grâce à l'exposition, et par-delà les époques, un éloquent dialogue de silences a lieu entre l'audace libertaire de ces chanteuses et danseuses berbères, dont l'importance pour le patrimoine culturel algérien a été tue, et les "Harraga", littéralement ceux qui brûlent leurs papiers, candidats non répertoriés à la traversée clandestine de la Méditerranée, que l'on découvre dans la série de dessins intitulée *Je suis noir* de **Mounir Gouri**. La pointe carbonisée du fusain de Gouri substitue aux cartes d'identité parties en cendres l'empreinte archaïque des mains et des doigts. L'Algérie, nation démolie par la mondialisation et les violences endémiques, reste ainsi vivante grâce à ces corps héroïques, et transgressifs, débarrassés de la pesanteur du nom et des contrôles aux frontières. Un territoire calciné qui reste le lieu du "presque rien", et pour lequel l'espoir et le désir de changement ne sont, cependant, pas éteints.

Car rien n'interdit de voir et de penser, fût-ce à travers les ruines, ce que semble signifier l'installation de **Sadek Rahim**. Un tapis suspendu au-dessus du sol où est gravé à la flamme "Intikal", déplacement, et à travers lequel on peut voir. Sur un socle, un vieux GPS utilisé par les Harragas pour leurs navigations nocturnes lui fait face. Ce fanion brut et spectaculaire, même dézingué, a l'aura d'un drapeau patriote, comme un appel à la rébellion, celle qui irrigue les vidéos performatives et les installations d'**Adel Bentoussi**.

Entre puissance de l'insu d'une parole prophétique et alphabet plastique loquace et militant, Adel Bentoussi cherche à se faire entendre, quand les pages-mausolées de la mémoire scotomisée de **Dalila Dalléas Bouzar** ne sont qu'écriture automatique des traumas de la guerre civile. Ce rappel des années sombres montre combien l'Algérie est aussi comptable de ses morts. Dans son installation *Lost Qibla*, la plasticienne **Amina Menia** a photographié le cimetière d'El Kettar sur les hauteurs d'Alger, attentive au chaos de sépultures creusées et disposées à la hâte, mais surtout à la présence accablante dans la vie de la capitale algérienne des victimes de crimes commis durant la décennie noire. Qu'elle soit historique, politique, linguistique ou culturelle, la dynamique de cette africanité septentrionale existe bel et bien, et doit pouvoir se transmettre aujourd'hui.

Raya Lindberg

Amina Menia, *Lost Qibla*, 2017. Installation.
Dimensions variables. Impression *inkjet* et peinture. Photographies montées sur Dibond, *wall drawing*, affiches en dos bleu
Réalisée dans le cadre d'une commande de la Sharjah Art Foundation (2017). Production Centre d'art contemporain de Malakoff pour la présente version

